

Adolescence et Interprétation: Carrefour des modes
discursifs, les occurrences inconscientes et
le transitivity symbolique

Javier García¹

A Carlos Kachinovsky

*Je n'attendais que ses commentaires sur ce texte, et il ne nous a
laissé que son souvenir.*

Introduction

Je dois reconnaître avoir quelques réserves à l'égard des classifications développementales en psychanalyse, ainsi qu'avec la prise en compte de distinctions qui seraient définies comme « spécificités de la psychanalyse » et qui relèveraient d'une « technique » analytique appliquée à des sujets en fonction de leur âge ou de leur psychopathologie.

Il va de soi qu'il ne s'agit pas là de ma part de la volonté mettre de côté la possibilité, et parfois même la nécessité, d'établir une certaine « mise en ordre » qui nous oriente dans notre pratique, mais je tiens pour prioritaire la dimension d'expérience inconsciente singulière et artisanale de la psychanalyse.

Expérience inconsciente aussi bien pour l'analysant que pour l'analyste, bien que de lieux et avec des buts différents. C'est en cela que le recours théorique de l'analyste est aussi nécessaire qu'insuffisant et excentré par rapport à l'expérience.

Pour moi, l'expérience analytique constitue un noyau infantile réprimé², ineffable, mais origine de tous les récits possibles, y compris ceux de la théorie psychanalytique.

¹ Psicoanalista, Asociación Psicoanalítica del Uruguay, Montevideo. E. Mail: gp@adinet.com.uy

² Agamben, Giorgio; "Infancia e historia. Destrucción de la experiencia y origen de la historia", Adriana Hidalgo editora, BsAs, 2001, pág. 66.

Particulière cette expérience, elle l'est tant pour chaque analyste à un moment précis, avec un patient donné, mais elle l'est aussi pour chaque analysant. Et c'est en cela que les généralisations que nous pourrions être amenés à faire, sont toutes dotées d'un inévitable noyau d'instabilité.

Artisanale³, du moins jusqu'à présent, parce que je pense que la psychanalyse tire sa difficile spécificité de l'expérience inconsciente que chaque analyste a de sa propre analyse comme creuset de son histoire et ses désirs, de la transmission de ses enseignants, de ses collègues, de ses lectures et, de sa pratique avec ses analysants. Autrement dit, l'on a à faire quelque chose d'insaisissable pour la rationalité et qui affleure à peine dans le discours.

Je reconnais bien évidemment, que cette façon de voir est assez en opposition avec les tendances culturelles actuelles, dont la psychanalyse elle-même participe.

Mais si le noyau dur de la psychanalyse est par essence énigmatique et singulier, cela ne doit pas pour autant, nous interdire de mettre en récit nos expériences. Bien au contraire, c'est cela-même qui nous y incite. Que ces récits doivent accepter de se plier aux exigences du format « article » qui nous vient d'autres champs de la connaissance est tout à la fois inévitable, et confortable, ce qui origine un conflit que je préfère ne pas éluder.

Je mentionne ainsi, brièvement, les points de départ pour me situer face à deux concepts : interprétation et adolescence. Je ne pense pourtant pas à un point de croisement entre deux lignes clairement définies – qu'est-ce l'adolescence ? Qu'est-ce que l'interprétation et comment comprendre ce croisement ? J'entends plutôt ce questionnement comme un champ ouvert a de nombreuses spécificités parmi lesquelles je ne vais aborder que certains aspects. Ces aspects ont trait à une zone de l'expérience analytique au sein de laquelle les actes discursifs verbaux, gestuels et corporels s'actualisent aussi bien chez l'analysant que chez l'analyste, quelques fois aux limites de la scène analytique, mais avec l'intention de les y introduire. Il peut s'agir de mises en scène, ou d'agissements (« acting out ») qui nous convoquent et nous frappent, d'autres apparaissent comme des passages à l'acte.

Je soulignerai brièvement quelques tendances. Je considère l'adolescence non comme une simple catégorie d'âge, mais plutôt comme une « structure ouverte »⁴ⁱ permettant une flexibilité majeure entre instances psychiques, entre identification et « des-identifications » en leurs différentes formes, entre moi et l'autre. Cette ouverture et cette plasticité qui inclue les modes de mise en récit -ludique, verbal,

³ Baranger, Willy; "La situación analítica como producto artesanal", en: "Artesanías psicoanalíticas" Ed. Kargieman, BsAs, 1994, pp.445-462.

⁴ Kristeva, Julia; La novela adolescente. *Adolescence*; 1986,4,1

gestuel, corporel, actes- nous défie dans notre possibilité de nous offrir aussi ces disponibilités discursives, où les mots et les pensées peuvent ne pas être plus que des chuchotements. Cela nous met en plus de contact avec les risques habituels de nos interventions, parmi lesquels je citerai deux cas. L'interprétation en tant que traduction des mots, jeux et actes du patient⁵ au langage des théories psychanalytiques, ou encore, l'actualisation transférentielle (contre-transférentielle), qui pourrait relever, dans une de ses multiples modalités, au risque évoqué précédemment.

Ces deux scénarii constituent évitements face au travail de l'expérience inconsciente en jeu et conduisent à la perte de l'efficacité analytique dans un glissement vers des psychothérapies de type pédagogique. Si ces risques sont présents dans n'importe quelle analyse, il n'en est pas moins vrai que les adolescents nous y poussent tout particulièrement, tout en nous le pardonnant moins.

Bien que nous ne puissions nous passer de nos références théoriques, et elles seront présentes dans ce travail, que ce soit implicitement ou explicitement, je préférerais me maintenir à un niveau au plus prêt du récit d'expériences, du moins comme point de départ.

Scénarios du ludique : mises en scène et occurrences

L'entrée dans l'adolescence est aussi singulière que contextuelle. Pourtant, nous savons que dans notre travail, nous trouvons beaucoup de l'analyse avec les enfants. Aussi est-il très intéressant pour nous de travailler avec un enfant qui entre en sa préadolescence, comme l'illustre l'exemple suivant.

T, un garçon de 12 ans, arrive en séance avec une certaine excitation parce que, à l'école, il a eu un cours d'éducation sexuelle sur l'anatomie génitale de l'homme et de la femme. Il me raconte avec beaucoup d'enthousiasme ce qu'il a appris à propos des organes génitaux de la femme mais, au moment de décrire l'intérieur des parties génitales, il s'enlise et finit par dire : il y a comme deux boules à l'intérieur »

Dans une des séances postérieures, il tente dessiner un corps de femme et ne peut pas le faire au dessous de la ceinture. Il dessine et efface : « je n'arrive pas ». Il dit : As-tu lus tous les livres qui se trouvent dans ton cabinet ? Tu as beaucoup de livres ! » Je lui fais un geste d'interrogation... (il est difficile d'expliquer

⁵ Mannoni, Octave; El diván de Procasto. Ed. N. Visión, p.20.

un geste dans la mesure où il condense et ouvre à la fois). Il continue : « je vais être psychanalyste comme toi, parce que si on te demande quelque chose, tu ne doit pas répondre, tu ouvre les yeux ainsi... (Il m'imité). Pourquoi as-tu lu autant des livres si tu ne sais pas ? » Je répète le geste et je dessine – écris- sur la feuille sur laquelle se trouve son dessin, à coté, un point d'interrogation. Ce qui me surprend est que mon signe est dessiné parallèlement à la figure féminine inachevée. La courbe du signe reste à la hauteur du sein de la femme et le point, dans sa partie inférieure, là où le dessin s'est arrêté. « Regarde » -me dit-il- et dessine la tête sur le signe, qui commençait maintenant à être le corps. « Tu fais comme ça le point ? » il me dit. Je découvre que je l'avais fait comme un petit cercle. Et il continue à dessiner le profil du corps de la femme, les hanches, les jambes.

A- « Ca y est » !

P – « Oui. Mon père m'a parlé de mon grand père (T ne l'a pas connu), il était ému et m'a dit qu'il avait beaucoup souffert quand il est mort »

T semble affecté. Il continue son dessin « tu veux me dire que c'est moi qui devrais commencer à me rendre compte...mais je préfère que ce soit toi qui m'apprennes, parce moi j'ai du mal. »

Je lui dis que je sais que c'est difficile pour lui, comme cela l'a été pour son père de lui raconter ce qu'il ressentait pour son propre père, et qu'il a mis du temps à le faire, mais finalement il l'a fait.

-« Oui c'est la première fois qu'il me parle comme ça»...

Dans la séance suivante, je le reçois et je m'arrête un instant, il continue vers le cabinet, mais quand je rentre, je ne le trouve pas et j'entends depuis ma consultation d'adultes qu'il me dit : « entrez ». Il était debout derrière la porte, comme il m'est parfois arrivé de le recevoir. Je rentre, surpris, avec un peu déconcerté, et il me dit : « ah, tu as eu peur, mais maintenant nous allons dans l'autre cabinet».

On peut percevoir les grands thèmes que nous expérimentions dans le transfert mais mon intérêt ici porte sur les formes expressives que (nous) prenaient Dans un contexte d'analyse avec les enfants, nous constatons une interaction du ludique avec le verbal, le dessin, le gestuel-corporel et la mise en scène. Ces dernières sont comme de formes expressives qui s'accroissent pendant l'adolescence. Nous restons intensément sollicités par des discours à la fois, verbaux, gestuels, graphiques, aussi bien ceux du patient que les nôtres, dans lesquels l'inconscient se manifeste comme inattendu, comme occurrence. L'interprétation est aussi très proche de l'occurrence de l'analyste en ses formes discursives aussi bien combinées que mobiles. Le point d'interrogation que j'écris, ou dessine, était inattendu pour

moi aussi. C'est lui qui m'a fait remarquer que je faisais toujours les points comme des cercles, ce qui n'est pas toujours le cas, mais qui le fût cette fois là. Les occurrences de l'analyste sont des choses qui nous surprennent, et que l'on propose et qui le plus souvent, font partie intégrante de notre travail intérieur et apparaissent comme des petits actes, une parole ou une intonation, un geste ou une écriture. Dans le contexte singulier de chaque expérience d'analyse, rendre possible ces surprises c'est autoriser la dimension inconsciente qui se meut en nous ou qui nous meut. Etre disposé à l'erreur mais en ayant confiance en ce qu'est l'expérience inconsciente est ce qui rend possible l'analyse. L'intervention effective de l'analyste semble être plus proche de ces petites choses qui surgissent que des interprétations élaborées.

Interpréter c'est mettre en mots, mais cette affirmation n'est évidemment pas suffisante car cela veut tout dire. Mettre en mots les images que le patient amène dans des discours verbaux, gestuels, corporels, ludiques, voilà qui spécifie un peu plus le récit du passage de l'image à la parole. Mais c'est aussi ce que commence à faire un analysant quand il raconte un rêve ou une fantaisie. Je ne cherche pas à traiter du concept d'interprétation d'une manière générale, mais il me paraît intéressant de s'arrêter sur une situation de référence, commune à l'analyse avec les enfants et les adolescents, qui présentent une structure assez élémentaire. L'occurrence non consciente de ce signe graphique d'interrogation qui fût, dans un même temps, l'esquisse d'un dessin de femme.

Le signe graphique a été précédé d'un geste corporel interrogatif quand le patient s'était référé à « la quantité de livres » que j'ai. Je dois reconnaître qu'il y a en moi une interrogation très basique, entre le corps et la parole qui semble se rejouer entre ma bibliothèque et la sexualité de la femme. Peut-être aussi un geste pour suspendre la réponse qu'il attend de moi. La « quantité de livres » à laquelle il se réfère est telle qu'elle déborde de ma bibliothèque. Cette quantité renvoie à l'excès, et aussi à quelque chose d'indiscriminé, de ramassé, déposé, pourvu de caractéristiques propres à l'objet anal. Cela fait appel à un pouvoir simultanément phallique et anal et dans le même temps c'est bien cela que T questionne (est-ce que j'ai lu tous ces livres?) La connaissance anatomique-physiologique qu'il avait reçu sur les parties génitales féminines est resté imprégnée et infiltré par des fantasmes inconscients en lien avec une image de femme phallique, puisqu'il dessine deux boules à l'intérieur de l'appareil génital féminin. Avec mon geste, je transmets l'interrogation et un certain suspense d'attente. Le suspense a une fonction psychique importante dès lors qu'il peut être toléré et introjecté. Avec le signe graphique d'interrogation, ou l'esquisse de femme soutenue dans un cercle, je transmets quelque chose de plus, sans en être conscient. Le suspens interrogatif

se fait trait de femme et le point cercle-orifice qu'il interroge, semble l'emmenner à placer d'abord la tête, puis les hanches et les jambes par la suite. L'inconscient transmis dans cette expérience créée à deux, lui permet de faire un trait, le dessin d'un corps de femme

Ce qui m'intéresse, c'est de m'appuyer sur cette situation tout à fait élémentaire et peu exceptionnelle dans l'analyse avec les enfants et les adolescents, de par la fréquence à laquelle on retrouve dans ces analyses la coexistence de signifiants gestuels, graphiques, corporels, chorégraphiques...etc. avec des verbalisations ; pour souligner l'importance de la transmission des traits inconscients qui, à partir de la castration symbolique de l'analyste, telle qu'elle est expérimentée dans le transfert, peuvent se voir appropriés par le patient.

Dans ce petit exemple, l'occurrence était également du côté du patient dans cette « représentation » inespérée de moi, échange de rôles, « mettant en scène sur le champ » les paroles qu'il m'avait dites auparavant : « je veux être psychanalyste comme vous ». La « pile de livre » était quelque chose de très important, de la sagesse, de la connaissance sur le sexe, mais aussi : « je ne sais pas ». La spectaculaire situation gestuelle, apparemment imitative, faisait référence à beaucoup de choses. Être un grand homme, être comme le « père analyste » et pouvoir « ne pas savoir », et s'interroger sur différentes choses. Nous pourrions dire que cela insinuait une grandeur relative qui lui permettait de jouer à être à la fois à une place et à une autre, en m'imitant. La session suivante « représente » cette situation ludique d'être l'analyste, entrer dans le cabinet d'adultes, et me recevoir. Il m'adjudiquait la peur et m'invitait à retourner à notre cabinet d'enfants. Cela voulait dire : « je préfère que ce soit vous qui m'enseigniez, parce qu'à moi, cela m'est difficile ».

Les scènes que je raconte sont spécialement condensées, parce qu'en elles, on peut voir le travail par rapport à la sexualité de la femme, la différence des sexes, la rivalité avec le père, la mort du père-grand-père et la douleur du père-fils, ce qui lui permet de parcourir ces différents endroits en lui, à travers des scènes de « représentations sur le champ » avec moi. Les différentes scènes impliquent des situations spectaculaires intenses, entre nous deux, mais dans le même temps, réalisent un changement de position d'expérience qui confère une mobilité entre les scènes. La mobilité de ce jeu de représentation scénique, qui implique l'imitation gestuelle, le verbal, et le graphique, permet des mouvements de désir inconscient qui semblent indiquer qu'il ne s'agit pas seulement d'identifications imaginaires transitoires, mais d'un travail avec des aspects plus symboliques (place de l'homme et de la femme, place du père et du fils dans la généalogie, castration symbolique du père-analyste). Le jeu scénique où se déplacent différents personnages semble

être aussi une façon de commencer les « des identifications ». Il me semble important de donner une place plus symbolique à ce travail, car l'éclat imaginaire de toutes ces mises en scènes pourrait nous empêcher d'en sortir. Pour que cela soit possible, il semblerait qu'il y ait besoin de ne pas saturer de sens interprétatifs, mais que, au contraire, la transmission des caractéristiques occurrentes devrait avoir lieu d'une manière ou d'une autre.

L'intervention dans l'acte

L'acte compris comme le faire avec des paroles, gestes et conduites est quelque chose que l'analyste en principe suspend pour donner place à l'interprétation transférentielle. Mais peut être, tout ce qui peut impliquer un certain exercice de la force dans le transfert mérite-t-il une forte objection au niveau de la pratique, suspension que nous adoptons car elle est requise par le travail analytique. Toutefois, comme l'a déjà exprimé depuis plusieurs décennies Serge Viderman⁶, la nécessité de nous détacher de nos antécédents hypnotiques et hypno-cathartiques peut-elle aussi exercer ici une forte influence.

Je reconnais des phrases comme : accepter la force qui nous est attribuée à condition de ne pas l'exercer ou de l'exercer dans son expression la plus minime dans l'interprétation en transfert où les paroles sont des références que j'ai incorporées en tant qu'analyste. C'est pourquoi, lorsque je me sens poussée à faire au moyen de paroles, gestes ou conduites, quelque chose comme un dispositif destiné à mettre en suspens et à activer un travail interne qui m'incite à ce faire, paraît se déclencher tout seul. En termes généraux, je pense que cette suspension de l'acte a ses fondements. C'est la raison pour laquelle, bien que cela se produise dans n'importe quelle analyse, mais plus précisément lorsque sont mis en jeu des modes discursifs qui, en plus des paroles, impliquent le jeu, la mise en scène, le dessin, etc., nous nous reconnaissons dans des actions qui arrivent bien souvent avant d'être pensées et dont on peut apprécier a posteriori la valeur analytique. Celles-ci semblent nous parler d'un faire inconscient, parfois à travers de petites « occurrences », qui peuvent avoir, du moins quelquefois, une fonction de transmission inconsciente que le patient peut s'approprier.

M. est arrivé, comme d'habitude, en vélo. Mais cette fois-ci il l'avait monté dans l'ascenseur et l'avait fait rentrer dans l'appartement où se trouve mon cabinet ; ce qui avait impliqué une grande agitation, des manœuvres et du bruit. A d'autres

⁶ Viderman, Serge, *La construcción del espacio analítico*, Ed. Denoël, Paris.

occasions il le laissait au Rez-de-chaussée, sous la surveillance du gardien ; cependant cette fois-ci, ne l'avait pas trouvé. Il se présentait donc d'une manière plus directe, sans la médiation du gardien, et il s'agissait de surveiller quelque chose de très personnel et d'important. Par ailleurs, nous étions en train de travailler ses actes autodestructifs impliquant de petites blessures corporelles, accidentelles et provoquées, qui me préoccupaient (plus que lui). Le corps, et plus particulièrement ce qui représentait des traits d'identité généalogique, comme les cheveux frisés de couleur noire et la peau foncée et « épaisse », contrastant avec les traits lisses et clairs des cheveux et de la peau de ses parents d'adoption, s'était transformé en un scénario douloureux et cruel. Il s'arrachait les cheveux, se blessait accidentellement la peau et ensuite arrachait les croûtes, empêchant toute cicatrisation et, dans les moments d'angoisse, il s'infligeait de petits coupures superficielles. Celles-ci étaient apparues dans des situations où il ne se sentait pas digne d'affection.

Dans cette séance nous avons travaillé en transfert ces sujets liés à la filiation qui en lui se divisent en différentes imagos maternelles : mère (biologique) qui l'avait jeté, mère (adoptive) qui l'avait volé, mère volée, mère prostituée, mère disparue et assassinée (fantasme qui provenait de ses parents) et, finalement, la mère dont il n'avait pas pu reconnaître les traits corporels, très différents des siens⁷.

Dans cette séance, M. me raconte qu'en pédalant vers mon cabinet, dans une avenue chargée et en pente, il n'avait pas pu freiner aux coins des rues car il n'avait presque pas de freins et se servait de ses pieds pour s'arrêter. Nous parlons du danger auquel il s'était exposé et du débordement effréné, dans lequel il vivait, mettant son corps et sa vie en jeu. La séance a eu plusieurs dérivations, vers son vécu de la mère qui ne l'avait pas gardé et qui l'avait donné, le laissant partir ou bien le « jetant », comme il sentait que cela s'était passé, vers ses parents qui ne l'avaient pas accueilli avec tout ce qu'il apportait d'autre. Lorsque la séance arrive à sa fin M. prend son vélo et me dit qu'il va pédaler doucement afin de pouvoir freiner avec ses pieds. Je lui dis que cela ne suffit pas, que ce n'est pas possible de repartir en vélo dans de telles conditions. Ce fut un moment qui, dans mon souvenir, était intense et paisible à la fois pour tous les deux ; nous nous

⁷ Ce dernier point m'a paru toujours très remarquable dans les premières identifications, incluant l'identification primaire, des enfants adoptés à leur naissance. Celles-ci dépendent des deux parents adoptifs. Je veux dire, pour être brève, que l'appropriation nécessaire-à l'identification- que font les parents de leur nouveau né (leur ressemblance), nous mène, dans ces cas d'adoption, à un déni des traits différents, dont le manque de reconnaissance se répercute dans la constitution du moi spéculaire et dans l'identification primaire de l'enfant. Ces traits non reconnus (non investis) continueront à insister comme une étrangeté en acte. Il est évident que ce n'est pas quelque chose qu'on pourrait observer exclusivement dans les adoptions de nouveaux nés « De rasgos y adopciones »; J. García; 2001.

regardions, dans une ambiance que je pourrais décrire comme habitée par la tension douloureuse entre le désir de soigner et celui de détruire, en même temps que se réinstallait en acte le fait de le prendre. Il me dit : « d'accord, je pars à pied avec la « bécane » à côté de moi. C'est dans la montée mais ce n'est pas si loin »... Que faire avec cette tension effrénée, avec cette nécessité de t'endommager, si on considère en même temps que tu souffres parce qu'il y a là quelque chose de vivant et d'important à soigner ? Mais ce "mélange", ce frein venu de quelque chose qui se lâche et se tire, est mis en acte là "avec moi"- dans le transfert- et requiert de moi un acte. Il ne s'agit pas uniquement d'un acte de soin pragmatique, car mes paroles auraient pu être dites par quiconque aurait du bon sens. Il s'agit là de reconnaître une expérience inconsciente qui nous traverse tous les deux dans cette scène. Je pourrais dire que j'introduis des paroles en acte, l'interdiction, dans la mesure où on peut comprendre ainsi une dimension plus symbolique de la castration, qu'il vit comme un endommagement et comme une mort. Mais dans l'expérience transférentielle intense vécue là, mes paroles parlent plus de la castration que je reconnais en moi-même, à travers l'inefficacité de l'interprétation et du travail analytique dans la séance, à travers les limites de mon pouvoir par rapport à cette force effrénée et à sa reconnaissance douloureuse en moi, à travers cette insuffisance et ce risque. Cette transmission, car je ne sais pas désigner autrement ce qui dépasse ce qu'on entend par "interprétation" – c'est, à mon avis, ce qui s'est produit en acte. L'efficacité de l'intervention en transfert pour faire en sorte que quelque chose de plus symbolique correspondant à la castration "prenne chair", passe fondamentalement pour moi par l'expérience de cette limite où l'inefficacité douloureuse se fait jour chez l'analyste. Et je ne crois pas que cette expérience se restreigne à l'analyse car elle est partie de la vie. Il me semble utile, pour ma part, de la penser comme une forme de transitivity plus complexe qui facilite chez celui qui l'expérimente (le patient, en ce cas) une forme d'identification-appropriation plus symbolique.⁸ Il me semble donc important de souligner cet acte- de l'analyste- en y voyant le résultat d'une expérience inconsciente, qui montre malgré tout quelque chose de la "castration" chez l'analyste, étant donné mon autre expérience qui est celle d'un facile glissement vers des interventions idéologiques à travers l'exercice du pouvoir, et des conduites de type psychothérapeutique et pédagogiques. Il s'agit donc d'un aspect qui requiert beaucoup d'attention puisque il y a aussi une tentation de l'acte- et je me réfère ici à l'acting Out"- pour l'analyste, tentation dont le sens, à mon avis, est

⁸ Jean Bergès, Gabriel Balbo – "Sobre el transitivity". Ed. Nueva Visión, Buenos Aires, 1999.

exactement l'inverse de ce dont nous discutons (par rapport à la « castration » et à Eros »)

L'analyse de (avec) M. m'a permis d'observer et d'expérimenter le retour en acte du fait de se sentir non attaché, non reconnu sous différents modes. Dans les débuts de son analyse, il avait entre 11 et 12 ans et nous travaillions dans la salle de jeux ; il y a eu une période où nous construisions des avions de papier. Au début, il s'agissait de l'aider à les construire et, le défi – pour tous les deux-, était de les faire planer et d'éviter qu'ils chutent. Puis, il a commencé à identifier les avions en écrivant des sigles de clubs sportifs et des noms de pays. M. confondait, attribuant des sigles-nom- à des clubs et à des pays qui ne correspondaient pas. En fait, les avions avaient des noms ou des marques distincts, mais qui ne coïncidaient pas avec le pays ou le club auquel ils étaient dits appartenir ou bien il ne savait pas à quoi ils correspondaient. Ces lettres ou signes étant privés de sens, le jeu avec les avions a changé. Il les lançait dans l'air, les faisait planer et moi je devais les prendre avant qu'ils ne tombent à terre et vice-versa. Le défi pour celui qui les lançait était de réussir à les faire voler, planer, et pour l'autre de les « prendre au vol ». Mais, au cours d'une séance, le jeu s'est modifié. M s'était aperçu que la fenêtre du cabinet (9^{ème} étage) avait une fente, une ouverture ; il a donc commencé à essayer de lancer les avions de manière à ce qu'ils puissent sortir par cette ouverture. J'ai pensé d'abord que c'était une manière de vouloir me « marquer des buts », me gagner, « faire passer l'avion par le trou », etc., mais je me suis aperçue qu'en réalité, dans cette modalité, moi j'étais « hors jeu » et que le jeu même était fini. Je ne savais pas ce qui se passait. Sortant de l'ambiance ludique à laquelle je participais avec différentes nuances affectives, M concentré et s'acharnant à faire passer les avions par la fente, ne me voyait plus.

J'ai tenté de réintégrer le jeu en essayant de rattraper ces avions comme dans le jeu précédent. Je le faisais et je l'interprétais, mais je n'arrivais pas à être là pour lui. J'ai eu peur, comme d'une proximité extrême entre M et les avions dans la défénéstration, quelque chose que l'on ressent lorsqu'un enfant s'approche d'une ouverture ; Ainsi, « j'ai agi ». Je me suis mise debout face à la fente, j'ai fermé la fenêtre et je lui ai dit que tous les avions, ceux qui correspondaient à toutes les lettres et à toutes les marques étaient d'ici, que nous les avions faits ici pour jouer ici. Après cette séance, M. a commencé à arriver très fatigué, à s'allonger sur un canapé que nous avions garni de coussins et à s'endormir. J'e restais à son côté et avant de finir la séance, je lui parlais pour le réveiller

L'ambiance au commencement était clairement dépressive. Toutes les marques et les lettres semblaient avoir été là pour le fatiguer mais aussi pour qu'il balbutie, dans son réveil... Presque trois ans plus tard, alors que déjà M. était dans la prime

adolescence, la réapparition de ces traits se produisait à l'intérieur d'autres scénarios. Un des changements entre l'enfant et l'adolescent réside dans la nature de ses scénarios car chez un enfant, les scénarios sont plus proches de nous. Là où nous étions arrivés, nous n'avions plus le petit avion de papier que nous avons construit pendant la séance et avec lequel nous avons créé des jeux qui étaient désormais interrompus par un acte différent, 'où moi j'étais exclue et où lui adhérait trop à l'objet qui portait la menace de la défenestration. Maintenant, il s'agissait de son vélo, si important pour un adolescent proche de son corps, de ses possibilités de bouger en dehors de la maison (et du cabinet). Le risque sans doute était là. Mais cette fois-ci, il avait monté le vélo jusqu'à mon cabinet et m'avait raconté ce risque. Je pouvais sentir encore une fois la proximité entre lui et son objet dans une sorte d'absence de frein, dans la chute libre, quoique précairement freinée par ses pieds. Il m'avait amenée là pour me faire sentir encore cette peur, peur que quelque chose se passe en lui, pour me voir, pour sentir ma peur, peur qu'il ne s'endommage ou qu'il ne tombe – ou qu'il ne meure- comme s'il devait se reconnaître dans l'effet créé en moi.

Quoique conceptuellement on puisse établir une distinction entre « l'acte » ('agieren), « l'acting out » le « passage à l'acte », et l'existence ou non de symbolisation et du fait que l'action était ou n'était pas adressée à l'Autre¹, la pratique nous situe dans ces bordures ou une telle distinction évolue au gré des scènes. Dans le jeu, on est clairement au niveau de « l'acte ». L'épisode du vélo sans frein qui, à la fois, a lieu et qu'il me raconte, se situe au niveau de « l'acting out ». En revanche, l'interruption du jeu de l'avion, lorsque je reste exclue et que la menace de risque qui surgit de l'épisode du vélo sans frein paraît se rapprocher du « passage à l'acte », ne constitue pas encore un passage, car l'acte se situe par rapport à ma place dans le transfert.

Mais il se penche vers le risque et fait appel à l'acte analytique qui, avant que d'être symbolique, car il pourrait l'être « après coup », devra s'établir comme une expérience inconsciente du désir de vie. Ce dernier ne devra se comprendre ni en tant qu'expression philosophique ni en tant qu'expression mondaine. C'est l'angoisse de sa mort en moi, comme expérience inconsciente de castration, qui m'amène à son désir. Le transactivisme de l'expérience inconsciente peut permettre de resituer la subjectivation de son désir et avec lui, la structure symbolique menacée par le passage à l'acte.

Bien qu'on puisse trouver à tous les âges les phénomènes de transactivisme qui peuvent permettre la conformation d'identifications plus symboliques, il est certain que, dans les moments où les identifications sont spécialement convoquées et en échec, comme il arrive dans l'adolescence, ceux-ci prennent une importance accrue

Mais de plus, dans l'adolescence, leur prééminence est encore plus forte dans l'intense participation du corps, en geste et acte, aux autres scénarios où les mots sont ou peuvent être, et il faut qu'ils soient très proches, faisant ainsi connaissance à travers ces actes.

Cette variante dans les scénarios transférentiels et les modes où l'expérience inconsciente se réalise, nous convoquant à la même scène, devrait nous faire réviser notre tendance à penser les actes –dans ce cas- comme des transgressions de l'encadrement, tant de la part du patient que de l'analyste. C'est l'encadrement même qui est mis en jeu dans des scénarios différents avec des modes d'expression différents, où l'analyste aussi est requis dans ses modes, à cause de sa fonction. Loin de penser à une perte d'importance de « l'encadrement », ce qui se met en jeu n'est autre qu'une ouverture de ce concept aux différents contours de l'acte, ce qui d'ailleurs nous interpelle dans notre capacité de réponse ou d'intervenir pour soutenir le désir. Pour ma part, je pense que ceci devient possible non pas à un niveau rationnel impliquant spécialement le Moi, mais dans la mesure où il devient envisageable de transiter par une expérience inconsciente de *castration*.

Il me semble que ces expériences peuvent être pensées de différentes manières et avec les différentes ressources de la théorie qui, de mon point de vue, ne sont pas si décisives, étant donné ce que nous pouvons en transmettre. En tout cas, il s'agit de préférences personnelles, quelquefois circonstanciées, qui peuvent avoir le mérite de nous ouvrir de petites fenêtres sur des parcours analytiques et des chemins de pensée parfois féconds.

Jeux de miroitements

L'intensité de la mise en scène dans les diverses constructions du récit traverse, je dirais, nécessairement, par moments, d'intenses expériences spéculaires. Celles-ci peuvent apparaître dans le jeu scénographique ou dans certaines situations en tant qu'imitations, mais aussi, chez des adolescents âgés (à l'adolescence moyenne par exemple), dans la pensée et dans le discours.

Jeux de mots, et jeux avec des pensées parfois très difficiles à distinguer des fonctionnements. D'ailleurs, dans certaines formations psychopathologiques ces phénomènes peuvent abonder, et il est certain, qu'ils sont, en quelque sorte, toujours présents et qu'ils nous défient, nous invitant à transiter à travers la même expérience.

Je vais donc évoquer plusieurs expériences différentes avec des analysés se trouvant à l'étape moyenne de l'adolescence.

Il y a quelques années, un collègue me consultait au sujet d'un patient qui, dans une séance, l'avait amené à se sentir confus. Le jeune avait commencé en disant qu'il n'avait pas envie d'aller à cette séance car il se sentait bien. « C'est plus facile, disait-il, lorsqu'on est dans le fond, à crier à tue-tête ». Il semble que, sans cette racine douloureuse qui lui permettait de savoir depuis où il parlait, il lui était difficile d'être avec son analyste. Il a continué : « Au moment de rentrer dans la chambre, je vois « C » se regardant devant la glace et faisant des gestes. Moi, j'avais fait la même chose devant la glace avant qu'il vienne. (Pause) J'ai commencé à transpirer (dans la séance)... Quelque chose qui me paraît intéressant c'est de pouvoir partager avec d'autres ces obscurités. J'ai proposé à « C » de parler de toi. »

L'analyste : - Parler de moi ?

« Non ! de moi. De mon histoire. Comme me détachant de moi-même... J'y ai pensé en lisant Saint Augustin. C'est comme se délier de choses propres... Parler de moi comme si j'étais une autre personne. Comme si je parlais d'une troisième personne, de toi...

Comme une sorte de pouvoir de se partager avec toi... C'est un peut perdre le Moi. C'est plus facile de raconter quelque chose à la troisième personne qu'à la première.

Combien de poèmes et de livres écrits à la troisième personne sont autobiographiques ! Ici, ce peut être utile. Je ne sais pas si c'est utile pour toi – Est-ce utile pour toi ? Y aurait-il un rapport avec le fait de s'approprier Saint Augustin ? « C'est comme une confession et Saint Augustin dit que pour se confesser on a à se détacher de sa conscience. Lui parle de déposer son être en Dieu et de pouvoir se regarder d'en haut. Cela a attiré mon attention. Se regarder d'en haut.- Tu parles de la manière d'incorporer ces choses... Lire, écouter, comme devant le miroir...

Incorporer quelque chose de cette façon. « Est-ce assez certain ce que tu viens de dire. Il y a eu quelque chose d'amer pour moi, chercher un modèle pour incorporer les choses ... Maintenant je transpire... » - Il y a quelque chose que tu ressens aujourd'hui ici... incorporer te fait transpirer et te fais sentir que c'est bon.

Il s'agit d'un adolescent d'environ 17 ans, cherchant apparemment dans les sujets de

« l'être » et de « l'autre », l'auto-observation, les possibilités de l'auto-connaissance et de l'historisation de même que les modèles ou l'idéal.

Ce sont plus ou moins des questions qui préoccupent à l'étape moyenne de l'adolescence, et qu'Anna Freud a décrit comme d'intenses préoccupations philosophiques, plusieurs fois éconduites⁹, qui rendent difficile l'analysabilité. L'analyste m'a confié qu'au cours de la séance il s'était aperçu qu'il ressentait plus de confusion lui-même que son patient. On peut aussi imaginer la transpiration de l'analyste essayant de s'approcher de cette forme d'incorporation si humaine et si intense, comme une douteuse rationalité, lorsque l'on part de l'idée de séparation radicale « Moi » - « autre », « dedans » - « dehors ». Sa pensée abstraite- qui amenait l'analyste à douter de sa véracité- était pourtant accompagnée d'une réaction corporelle de sueur. Lui avait réellement faim, il avait réellement envie de rechercher des connaissances, des expériences et des traits à incorporer. C'était un sujet qui avait été travaillé de différentes manières. Ici, il incorporait et transpirait, peut être comme les bébés lorsqu'ils têtent et regardent comme ils sont regardés ; dans ce cas, il regardait comment il pouvait être pensé et historicisé depuis la place du tiers. Il récréait des fonctionnements spéculaires et envisageait un regard porté depuis une autre place, dans cette référence à Saint Augustin, détaché du Moi qui regarde et se voit dans l'autre. Il évoquait cette autre place comme celle du haut, celle de Dieu. D'ailleurs, si on évacue la spéculation philosophique sur « l'être » pour se situer dans notre domaine, on peut apprécier les ressources de ce jeune- ressources pourquoi pas ludiques ?- qui dispose d'une structure symbolique- Œdipienne - encrassée, effondrée dans sa tierce partie, pour maintenir cette place du Père qui, dans son histoire propre, a été constituée de façon précaire.

Dans la lecture du matériel, instance détachée de l'expérience transférentielle inconsciente des deux protagonistes, on pourrait espérer avoir compris, peut être, à qui se référait le patient. Néanmoins, l'analyste est poussé à se demander si c'est de lui que le patient voulait parler. C'est un moment intense où le Moi du patient demeure dans l'analyste. « Je ne sais pas si c'est utile pour toi ? », apparaîtrait alors comme une offre maximale faite à l'analyste. Dans les situations de jeu de doubles miroitements, comme dans le cas de la figure de Narcisse, un dévouement total paraît nécessaire ou une image de soi renvoyant à un autre qui s'aime et requiert d'être aimé. Narcisse est dans cet autre liquide pour qui il se noie en offrande d'amour. La perte de l'attachement subjectif est maximale dans cet instant. « Est-ce utile pour toi ...t'approprier » - comme dit l'analyste-, le renvoie dans un endroit très précaire qu'il ne reconnaît pas lorsqu'il n'est pas « dans le fond, à crier à tue-tête » Le « moi » dont il parle reste difficile à situer. Le « toi »

⁹ Freud, Anna, Psychanalyse du développement de l'enfant et de l'adolescent, Ed Paidos, Bs As, Chapitre XI

est « moi », mais pour qu'il en soit ainsi, une incorporation à travers l'analyste est nécessaire, c'est-à-dire passant par quelque chose que l'analyste renvoie comme une reconnaissance et comme quelque chose de bon. On peut penser ce dernier point en s'appuyant sur les différents apports des auteurs. Car la transpiration aussi nous situe dans la crainte de ce qui peut être incorporé, ce qu'il mentionne à un autre moment de la séance dont nous n'avons pas fait mention. Cela nous place dans la position schizo-paranoïde kleinienne, dans la fonction de rêverie de Bion, dans le stade du miroir de Lacan et dans la violence primaire de Piera Aulagnier, entre autres exemples. Abordages viables pour établir un niveau de compréhension de ces expériences, Néanmoins, l'analyste est loin de se situer à un niveau théorique. L'expérience exige au contraire un niveau où les mots et les idées jaillissent en titubant sur un mode assez artisanal, quoique les différentes références théoriques soient évidemment présentes.

Le patient perçoit cette proximité des mots de l'analyste ; il reconnaît que ce qu'ils lui disent est vrai.

Il reconnaît l'amertume d'incorporer, une saveur qui, certainement, ne fait pas référence à quelque chose de bon dans son souvenir, mais peut être peut-il se produire là comme une possibilité d'incorporation, depuis une tierce place, plus proche et plus humaine que celle de Dieu à qui il a eu besoin de recourir. S'il en est ainsi, l'intensité de l'expérience spéculaire mutuelle permettrait un mouvement vers l'ouverture à l'autre (Autre) et vers l'appropriation des mots, des traits, aliments tolérables dans une expérience intensément corporelle. On peut percevoir alors dans quelle mesure il est possible d'actualiser et de recréer dans l'analyse des expériences de base nécessaires à la matrice symbolique du psychisme. Un grand défi nous est lancé si elles se produisent seulement comme la répétition de quelque chose qui porte toujours une faute dans sa constitution ou si cette répétition va permettre une recréation de la structure symbolique. La situation que je décris est ponctuelle et ne nous permet pas autre chose que de prévoir une possibilité de changement structurel, pour établir un plan du problème. Espérons que cette réactualisation apparaîtra sous des formes diverses et à des niveaux de transfert distincts pour qu'elle puisse continuer à se tisser en tant que structure du fonctionnement symbolique, à partir de l'expérience Inconsciente.

Les références analytiques à ces moments spéculaires intenses peuvent être nombreuses et apparaître dans les moindres détails. Une patiente me demandait : « C'est moi qui ai dit cela ou c'est toi qui l'as dit ? » Il est clair que l'analyste sait ou peut savoir qui a dit quoi, mais il n'en est pas toujours totalement ainsi. Les mots et les idées arrivent, au cours de la séance, dans les imaginaires où l'auteur n'est pas séparé clairement de son duplicata, car celui-ci émane de places d'énonciation

du discours qui clairement nous excèdent et se constituent comme des vécus fortement duels

IL est habituel, par exemple, qu'un analysé découvre quelque chose qu'on lui avait déjà dit. « Je me rends compte- dit un jeune patient- que je ne l'avais jamais ressenti comme ça, mais mon vide doit avoir quelque chose à voir avec cette nécessité de dire absolument tout sans que rien ne reste et avec cette vitesse avec laquelle je dois tout dire. Après je suis vide et je sens que ce que j'ai dit ce n'est pas quelque chose à moi ni quelque chose de vrai ». Il retrouvait de lui-même quelque chose qu'il m'avait dite dans les séances précédentes quoique d'une autre manière. On pourrait écouter ses mots en y retrouvant la description d'un vidage de contenus internes, une perte de contenance par rapport à des sentiments et des idées, mais aussi la reconnaissance d'un discours sans sujet. Le sujet a disparu dans ce « tout dire » aux mots détachés de leurs représentations inconscientes, dans une sorte de bavardage. « Prendre la parole », dans son vrai sens implique être pris par les paroles dont les attaches se trouvent dans des traces inconscientes, qui, pour quelque importante raison dans le cas de mon patient, ne se révélaient pas.

Dans les exemples présentés, outre l'identification spéculaire, apparaît ce petit mouvement d'intériorisation qui suit l'apparition d'une tierce place de référence, d'un regard, qui laisse parler sans se perdre dans l'autre.

L'idée « d'intériorisation » renvoie à un vivant subjectif mais elle nous parle de quelque chose, qui auparavant apparaissait comme une identification à l'autre, et qui s'est constitué comme expérience inconsciente. Le fait que je disparaissais comme auteur des mots qui maintenant étaient à lui évoque le transitivity, mais non dans une situation de confusion imaginaire ; il s'agit d'un « transitivity symbolique » (comme le décrivent Bergés et Balbo, ouvrage cité) qui joue le rôle de miroir dans la constitution du sujet. Autrement dit, nous pourrions préciser qu'il ne s'agit pas d'une confusion tout court mais du commencement d'une intériorisation- introjection-inconsciente. Aux réclusions dont souffrent les subjectivités résonnantes, l'analyse offre un écart qui, depuis la place de l'analyste, désormais peuplé d'images venant de l'analysant et de ses propres vécus, met en doute grâce à ses compétences aussi bien la certitude de la propriété qu'une confusion des sujets, pour que quelque chose fasse là le faux pas qui permettra l'émergence d'une question et la chance de l'assumer comme quelque chose de propre.

Le jeune homme au sentiment de vide intérieur dont je vous ai parlé, avait eu l'intention de se suicider avec sa voiture qu'il voulait précipiter dans un ravin et le

seul hasard avait empêché sa mort. Une impulsion incoercible et aveugle l'amenait jusque là et le poussait vers le vide. Pendant un instant il s'était posé la question « Pourquoi ? » mais il l'avait refusée rapidement, avait accéléré et s'était lancé. Avant de le voir pour la première fois j'avais été informée de ce fait. Cependant, lorsque il est apparu avec ses plâtres et ses orthopédies, je n'ai pas pu éviter la surprise et lui ai dit : « Oh ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ? ».

Il me semble nécessaire de préciser que ceci ne se produit pas fréquemment. J'ai réagi comme si j'étais devant quelqu'un de connaissance, à propos de qui j'apprenais ce qui s'était passé à l'instant même, surprise par ce que je voyais, alors qu'en réalité c'était quelqu'un que je n'avais jamais vu et au sujet de qui j'avais été informée de ce qui s'était passé.

Lui n'avait aucune explication de ce qui l'avait amené ce passage à l'acte. Il ne sentait pas de douleurs dans son corps ni de douleur psychique. Il était content d'avoir survécu à la « grande mort ». C'était comme commencer un voyage au milieu d'un épais brouillard qui ne permettait pas de voir où on marchait. Il n'y avait pas là une subjectivité consistante. Il ne sentait « Rien ». Le défi était donc de commencer à la construire, même contre les forces que l'avaient dévastée et peut être, notamment à partir du transactivisme qui avait surgi en moi à sa vue. Lui, n'avait pas un vécu d'intériorité. L'idée de la construction d'une subjectivité, non à partir du sauvetage de traits disparus, mais en m'appuyant sur les phénomènes spéculaires et sur le transactivisme, était un point de départ que j'ai trouvé utile mais de très longue portée. La construction du transfert demande, en ce cas, beaucoup de temps dans une analyse. Nous travaillons en construisant et déconstruisant le transfert imaginaire quand nous recherchons la subjectivité.

Dans les limites de l'interprétation ou l'interprétation dans ses limites

Interpréter est toujours, dans n'importe quelle discipline, une manière de lire les signes. Chaque discipline et chaque interprète aura ses interprétants.

En Psychanalyse, il existe aussi une diversité d'interprétants. A partir de l'actualisation transférentielle, condition préliminaire à tout dire et faire dans l'analyse, on souligne les signes qui nous renvoient à des pulsions partielles, aux zones érogènes, aux structures d'organisation de la sexualité humaine comme la scène primaire et, avec la participation de l'«Autre»- en priorité ou en coalescence avec les pulsions partielles- s'ouvre une autre dynamique transférentielle et des lectures de l'expérience analytique. On peut continuer en citant beaucoup d'autres éléments de lecture mais, dans tous les cas, l'interprétation dans la Psychanalyse

devrait être découpée en ses interminables possibilités, galerie de miroirs où le langage parle du langage en suivant les reflets de différents schémas référentiels-regards-.

Se tirer d'affaire implique, je crois, d'accepter une précarité, un balbutiement qui part de l'expérience inconsciente, laquelle inévitablement nous construit dans d'intenses imaginaires transférentiels. Néanmoins, interpréter, même en se penchant sur les mots qui naissent en titubant, est une activité de la culture. Une activité de déchiffrement dans un monde de valeurs et de jugements déterminés, même lorsque on a tenté d'agir avec des règles d'abstinence et de neutralité.

Si les analysants analysables nous situent dans une place du savoir idéalisée qui rend moins sévères ces marques idéologiques de nos récits, chez les adolescents, il est très fréquent que leur extrême sensibilité à ces traits rende spécialement difficile la tâche interprétative habituelle. Quel analyste est conscient de ses modes persuasifs, de l'esthétique de son discours et de la mise en acte de sa parole ? Toute analyse devrait faire face à ces cécités, point originels, ré-inaugurés dans chaque expérience singulière. Mais c'est avec les adolescents que ceci nous est fréquemment reproché. Ce sont des biais que, même s'ils sont à leur disposition, les adolescents ne vont pas nécessairement adopter. Ils nous défient d'expérimenter ce qu'eux même font transiter de même que les paroles qui émergent de l'expérience même, balbutiantes et sans séduction. Peut être pour mieux rire de leurs mots qui titubent en nous et incorporent lentement la forteresse de cette précarité.

Montevideo, août 2007

Bibliographie

- Agamben, G.** *"Infancia e historia. Destrucción de la experiencia y origen de la historia"*, Adriana Hidalgo editora, Buenos Aires, 2001, pp. 66
- Baranger, W.** "La situación analítica como producto artesanal", en: "Artesanías psicoanalíticas" Kargieman, Buenos Aires, 1994, pp.445-462
- Bergès, J.; Balbo, G.** – "Sobre el transativismo". Nueva Visión, Buenos Aires, 1999
- García, J.** "De rasgos y adopciones"; 2001
- Kristeva, J.;** La novela adolescente. *Adolescence*; 1986,4,1
- Lacan, J.** El Seminario, Libro 10, La angustia; IX, pp. 127 y sig.; 1962-63; Paidós
- Mannoni, O.** El diván de Procusto. Nueva Visión, pp. 20
- Mannoni, O.** (1989) Un intenso y permanente asombro Cáp. ¿Es "analizable" la adolescencia?, Gedisa, Buenos Aires
- Viderman, S.** La construcción del espacio analítico, Denoël, Paris

Résumé

A partir de brefs récits d'analyse, l'auteur a voulu désigner quelques traits partiels du travail avec les adolescents. L'intensité de la mise en scène dans l'acte et la multiplicité des modes discursifs dans la séance, la force des moments spéculaires et la manière dont l'analyste est convoqué dans ces modes ludiques jouant avec les mots, gestes, mises en scène et écriture qui transite de la forme spéculer à des formes transitives (Symboliques) qui permettent à l'adolescent de s'approprier des expériences et, à travers elles, des traits particuliers et des désirs, qui ne se disposent pas comme étant une part de la subjectivité.
